

Mathilde Cognot

GRACIÉ

Correction : Sophie Wagner

Couverture, illustrations, mise en page : Mathilde Cognot

ISBN : 979-10-978503-9-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Juillet 2026

©Mathilde Cognot, 2026

*À ceux qui s'aiment à en mourir.
Lequel se dévoue ?*

[BROADCAST SIGNAL OUT
– PRE-SHOW WARNING]

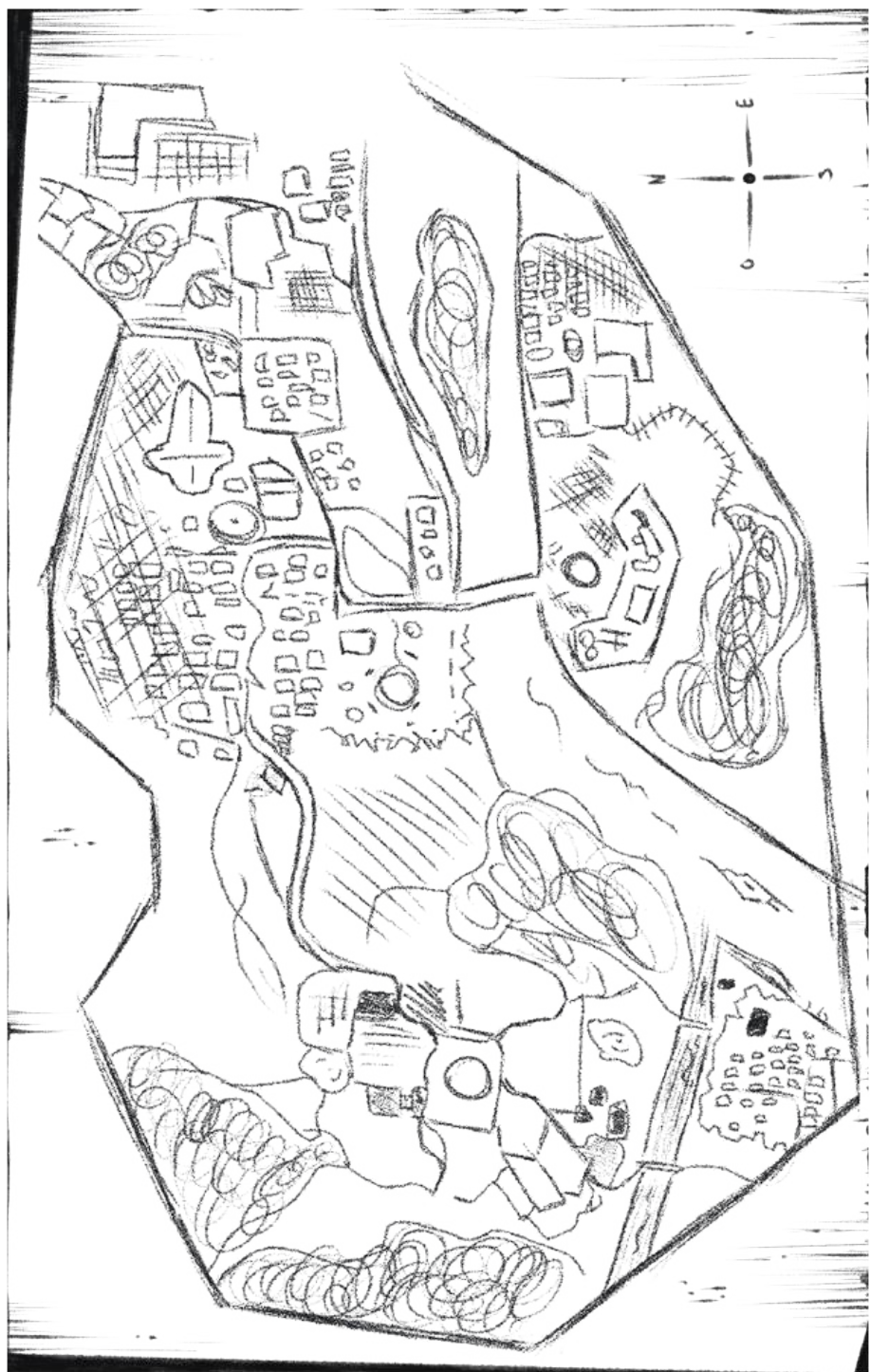
Bon, alors, outre tout le côté violent, les armes en tous genres, le sang, les morts violentes et caetera, parce que, dans un survival game, vous vous attendiez à quoi ? Veuillez considérer, chers téléspectateurs un peu sensibles, que mentalement, certains personnages de ce récit ne sont pas au top. Il est donc fort probable que vous tombiez sur :

- de l'automutilation (mention)
- des tentatives de suicide (mention + description)
- des troubles mentaux

N'ayez pas peur, tout va bien se passer. Et si vous avez peur quand même... ça vous fait un point commun avec Eden.

Soyez les bienvenus à Stomathana, installez-vous bien confortablement devant vos écrans avec une douceur à grignoter (attendez le chapitre deux pour l'entamer) : les Grâces vont bientôt commencer.

Votre serviteur,
Andrea Ulrick Marbrin



PARTIE I

Qu'est-ce que je fais ici ?

< Eden Yanfaine >

< 15:27 >

< Toilettes du 1^{er} étage >

Ça brûle. J'ai la gorge en feu. Mon estomac doit probablement ressembler à un raisin sec.

Ça brûle.

Des heures que je suis agenouillé devant cette lunette de toilettes, de la bile au coin des lèvres. Je ne prends même plus la peine de l'essuyer. À peine ai-je le temps d'y passer le dos de ma main que de nouvelles remontées acides viennent embraser mon œsophage.

— Ça suffit, gros. T'essaies de vomir quoi, là ?

— J'ai l'air de le faire exprès, abruti ?

— Qu'est-ce qui te prend ?

De temps en temps, il est vrai que la frontière entre mes sentiments et mon subconscient se brouille, néanmoins, même si parler de cette façon n'est pas dans mes habitudes, je suis certain de l'avoir fait de mon propre chef, cette fois.

— Ce qui me prend, c'est que ça fait des heures que...

À peine ai-je relevé la tête pour essayer de regarder mon ami dans les yeux que je dois revenir me focaliser sur les toilettes.

Nouvelle convulsion, nouvelle contraction incendiaire de mon estomac, mais toujours rien. Je crache en vain pour expulser ce rien qui demande à sortir et reporte prudemment mon attention sur Idris, qui reste planté derrière moi, à me regarder sans rien faire. Je ne peux pas lui en vouloir. Il n'y a rien à faire. Il est là et c'est déjà bien.

— Ce qui me prend, c'est que ça fait des heures que je suis là à essayer de vomir du vide, j'estime avoir le droit de m'énerver un peu.

— Je suis là !

Tim arrive si vite que la porte se serait sûrement fracassée contre le mur carrelé si elle n'avait pas été aussi lourde. Ses joues potelées sont rouges, son front, dégoulinant de sueur et ses cheveux dans un état catastrophique. Le sachant peu friand de sport et d'une inventivité admirable lorsqu'il s'agit d'esquiver ce cours, je lui suis reconnaissant de se donner tant de mal pour rien. Je lui adresse à peine un coup d'œil et crache une nouvelle fois ce rien qui me lacère les entrailles et la gorge.

— Ça ne fait pas « des heures ». Une, tout au plus, me contredit Idris.

C'est tout ? Le temps passe toujours moins vite quand on souffre.

Il se tourne vers Tim et hausse le ton :

— Qu'est-ce que t'as foutu ? Tu crois que c'est le moment de lambiner ?

— J'ai fait ce que j'ai pu ! La vieille peau voulait pas m'ouvrir le portail, ni dans un sens ni dans l'autre, et la pharmacie c'est pas la porte d'à côté !

Je les entends vaguement se disputer derrière les gémissements qui rythment mes nouveaux spasmes.

— C'est pas sur moi que tu dois crier, mais sur le con qui refuse d'aller à l'infirmierie !

Comme si l'identité du con en question n'était pas une évidence, il me lance une petite boîte en carton sur la tête. Quand elle atterrit au sol, je ne la considère qu'une fraction de seconde. Je peux distinguer son fond blanc, ses traits verts et son écriture noire, mais impossible de lire le nom à travers le voile de mes larmes. Haletant, je tente de calmer un peu ma respiration avant de répondre, sans le regarder :

— Tu veux que ça change quoi ?

Je ferme les yeux. On peut tomber dans les pommes à force de vomir du vide ? Parce que je crois que je commence à avoir la tête qui tourne.

— Et je t'ai répété que j'avais pas besoin de médicaments. J'en ai déjà pris. Ils servent à rien.

— Essaie encore, tu...

— *Rob* la ferme...

Ma voix meurt le temps de laisser échapper quelques convulsions sonores. Je reprends.

— On ne fait pas n'importe quoi avec les médicaments. Je ne dois pas les mixer n'importe comment et je ne dois surtout pas dépasser la posologie. Ça serait encore pire.

Tentant vainement de contrôler mon souffle, je force sur mes paupières pour les maintenir closes. Je peux maintenant sentir les murs bouger. C'est de pire en pire.

— On devrait au moins appeler ton frangin.

— N...

Même ce tout petit mot n'arrive plus à sortir.

Je crois que je vais mourir.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le moment d'importuner mon frère. Je ne sais pas ce qui m'a rendu malade, mais je ne

veux pas qu'il commence à en souffrir aussi. Si ce n'est pas déjà trop tard, auquel cas il a mieux à faire que de me mater. Mes doigts crispés sur l'émail immaculé relâchent un peu la pression. Mes phalanges me font mal. Je ne l'avais pas réalisé.

— Son frère est plus au collège.

Trop focalisé sur les moindres sensations désagréables qui me parcourent, je mets un temps avant de comprendre le sens de cette phrase. Sans ouvrir les yeux, je prends le risque de laisser ma tête cogner contre la fine cloison de bois qui sépare ma cabine de celle d'à côté.

— Qu...

Je me racle prudemment la gorge, non désireux de déclencher de nouveaux spasmes. Elle est irritée. Ça fait mal.

— Quoi ? répété-je.

— Tu savais pas ? Les 3C avaient pas Français cette semaine, donc il est parti chez vous plus tôt, m'explique Idris.

Si, je savais que leur prof était absente. Par contre, il m'attend toujours avant de quitter les cours. Même quand cela revient à passer l'après-midi à fumer dans les toilettes. Et quand il n'a pas envie de patienter, ou qu'il n'est pas d'humeur, ou tout simplement qu'il a autre chose de prévu, il prend au moins la peine de me prévenir. C'est comme ça depuis trois ans.

Une nouvelle douleur me tord les entrailles mais, cette fois, ce n'est plus celle qui veut à tout prix me faire vomir.

Je suis... en colère ? Triste ? Non, c'est surtout de la colère. Pourquoi suis-je en colère ?

Parce qu'il m'a laissé tout seul alors que j'ai besoin de lui ? Comment aurait-il pu le deviner ? Parce qu'il ne m'a pas prévenu qu'il partait ? Parce qu'Idris le sait mais pas moi ?

Non. Ça peut me chagriner un peu, pas me mettre en colère au point d'en avoir mal au ventre et à la poitrine.

Ma tête tourne. Cette fois, ce sont ces vertiges qui me donnent la nausée. Je me décale à peine sur le côté pour poser ma tête contre l'autre mur, à ma gauche, et troquer la cloison pour du carrelage. Il est frais. Ça fait du bien. Mais je me sens toujours en colère.

Parce que ces foutus médicaments ne marchent pas ? Non plus. Je pourrais être désespéré – je le suis, d'ailleurs – mais pas en colère.

Respire.

Tim marmonne quelque chose que je ne comprends pas. Je crois que c'est un juron. Notre ami semble d'accord puisqu'il enchaîne :

— Bon, désolé, gros, mais je vais appeler tes parents.

— Putain, mais que veux-tu qu'ils foutent !

— Hé relax, ça va, je bouge pas !

Je n'aurais pas dû hurler. Ma gorge en feu me fait encore plus mal. Je porte la main à mon cou et commence à le masser. Ça ne sert à rien.

— T'es vraiment pas dans ton état normal.

Sans déconner ?

Mais il me fallait cette réflexion idiote pour enfin comprendre ce qui se passe. Je ne hurle jamais comme ça. Je ne jure jamais non plus. Et je ne suis pas dans mon état normal parce que ce n'est pas *mon* état normal. Cette colère n'est pas la mienne. Cette impression que je vais mourir non plus. Ces symptômes, encore moins. Voilà pourquoi les médicaments ne servent à rien. Parce que je n'ai rien.

Je n'ai rien.

— Oh, non, merde !

Cette fois, c'est moi qui ai juré. Derrière la colère qui me brûle et me tord le ventre, je distingue très clairement de la panique. *Ma* panique. Je me lève et, ne me souciant ni de mes jambes en coton ni de mes vertiges, titube vers la porte.

— Faut qu'on aille chez moi. Maintenant !

Je sors des toilettes, bifurque à droite et m'élanche dans l'escalier. Idris insiste :

— J'appelle tes pa...

Je saute les trois dernières marches qui me séparent du rez-de-chaussée et me retourne vers mon ami si brusquement qu'il me rentre dedans.

— Non. Tu te tais, je vais bien, c'est clair ?

Ma voix enrouée et mon ton paniqué ne sont pas du tout ceux de quelqu'un qui va bien.

— D'ailleurs, j'y vais tout seul.

Mon frère ne sera pas ravi de les voir. Loin de là.

— Te vexes pas, essaie de tempérer Tim.

Je capte son regard et tente de le fixer avec autant de sérieux que possible. Au vu de mon état, je ne me crois pas convaincant.

— Je ne suis pas vexé, c'est mieux comme ça, c'est tout. On se voit demain.

Je les laisse plantés là et reprends ma course.

Heureusement, j'ai gardé ce mot signé de la main de ma mère qui m'autorise à quitter plus tôt si je ne me sens pas bien. Elle me l'avait fait il y a des mois, quand j'étais malade mais pas assez pour manquer les cours. Il ne m'avait pas servi et mon frère m'avait conseillé de le garder « au cas où, ça peut servir un jour ». Il a eu raison, comme d'habitude. Ce jour est arrivé. Je cours à perdre haleine jusqu'au supermarché. Il n'est pas dans la même direction que la maison de nos parents mais

leur parapharmacie est la seule pharmacie de la ville dans laquelle je peux dénicher le desmodium dont son foie va avoir besoin. Ces gélules à base de plante sont le seul traitement que je peux me procurer sans ordonnance. Il a toujours été hors de question de mettre un pied chez le médecin pour régler ce problème. Je ne veux même pas imaginer ce qui se passerait si ça venait à se savoir.

Dans le rayon où tous les flacons beiges méticuleusement alignés sont identiques, je force sur mes yeux pour distinguer les étiquettes. Je trouve enfin celui que je cherche. Aucune file d'attente à la caisse, c'est bien.

Une demi-heure plus tard, j'ai l'impression que je vais m'écrouler dans notre allée.

Encore un petit effort.

Je pousse la porte. Le silence qui règne dans la maison accentue ma panique. Je me forçais à penser que tout se déroulerait comme d'habitude mais, pour la première fois depuis que j'ai compris ce qui se passe, je doute. Je m'avance dans le couloir pour atteindre le salon. Tout est en ordre. La télé est éteinte. Il n'y a personne. C'est normal, on est en plein après-midi, nos deux parents travaillent.

Ouf.

Je souffle un bon coup et quitte le séjour pour monter à l'étage. Malgré mon agitation et ma respiration encore haletante, mes vertiges se sont un peu calmés. Ça ne m'empêche pas de manquer une marche. Je me rattrape de justesse à la rambarde. Mes jambes vont lâcher. Je lutte pour me relever et écoute un instant le silence tonitruant, à peine brisé par le froissement du sac en papier qui contient le médicament.

— Raph ? T'es là ?

Mon ascension achevée, j'ouvre la première porte qui se présente à ma droite avec prudence, comme si j'avais peur que quelque chose me saute dessus.

C'est vrai : j'ai peur. Le silence me retourne l'estomac presque aussi douloureusement que ma crise inexplicquée – plus si inexplicquée que ça – de tout à l'heure. Ma tête se glisse dans l'embrasure. Notre chambre est vide. Il n'est pas là. Son sac de cours a été jeté sur son lit. Il est bien rentré. Je me redresse et tourne les talons pour faire face à ce couloir sombre qui fait encore un peu plus accélérer mon cœur.

— Raph ?

Ma voix est bien moins assurée. Il ne s'est sûrement pas écoulé plus de deux minutes depuis que je suis rentré, pourtant cela me paraît une éternité.

Soudain, l'étau qui compressait ma poitrine se brise en même temps que ce foutu silence.

Une quinte de toux à expulser les tripes. Je peux respirer.

Avec un profond soupir, destiné à évacuer mon stress, je me dirige vers la porte entrouverte de la salle de bain. Et je le trouve. Seulement vêtu d'un caleçon, mon frère est lamentablement agenouillé devant les toilettes, les yeux fermés et la joue collée à l'émail froid. Ses cheveux, dont il a rafraîchi la teinture argentée la semaine dernière, sont trempés. Il a le souffle court. Sur le moment, je ne sais pas déterminer si son front est perlé d'eau ou de sueur.

— Ça va ?

Bien sûr que non, ça ne va pas. Les gens ne font pas des tentatives de suicide parce qu'ils ne savent pas quoi faire de leur temps libre pendant une journée radieuse. Ils ne se disent pas que passer l'après-midi à cracher leurs boyaux l'embellirait davantage. Et ils ne sont pas ravis d'essayer un échec.

Surtout lui.

Il sait d'ailleurs pertinemment que j'ai posé cette question stupide « parce que je n'ai rien trouvé de plus intelligent à dire, même si, dans ce cas, j'aurais mieux fait de la fermer. » C'est pourquoi il ne se donne pas la peine de répondre. Il prend une inspiration plus profonde que les autres et emprisonne l'air quelques secondes avant de l'expirer avec précaution.

— Je t'ai pris du desmodium. Je te le pose sur ton lit. Appelle-moi si t'as besoin.

— J'en veux pas, cingle-t-il, la voix cassée.

— Ah bon ?

— Va te faire voir.

Mon ton sarcastique ne lui plaît pas. Il faut dire que c'est son arme à lui, pas la mienne, mais il doit comprendre que ce n'est pas parce que je ne lui ai jamais fait la moindre remarque que j'approuve son comportement. Il n'a pas besoin d'une leçon de morale et je le sais, mais pour ma propre santé mentale je dois lui notifier d'une manière ou d'une autre que ses agissements me font du mal aussi. Et je ne parle pas ici des symptômes qui m'ont fait entrevoir l'enfer il y a à peine une heure de cela. Je sais qu'il ne veut pas de mon aide, ou de mes médicaments. Je sais aussi qu'il va les prendre quand même. Ça me suffit.

— Prends soin de toi.

— *Tss.*

Je ne tiens pas compte de sa réaction méprisante de caïd blessé dans sa fierté et le laisse seul dans la salle de bain. Je rejoins notre chambre, dépose le sac en papier sur le lit de mon jumeau, mon sac de cours à côté de mon bureau, et vais m'allonger sous mes propres draps, exténué. Je peux enfin pleurer.

< Raphaël Yanfaine >

< 10:19 >

< Cookie & Coffee >

Putain, c'est bien le moment de me faire chialer. J'espère qu'il a une raison valable sinon je vais... Ouais, en fait non. J'espère qu'il est encore en train de chouiner pour rien sinon je jure que celui qui a osé s'en prendre à lui passera un sale quart d'heure. Du genre de ceux qui pourront se hisser sur le podium des pires moments de sa vie. Ce serait quand même bien qu'il s'endurcisse un peu. Il grandit, merde. Je ne pourrai pas toujours être là.

Incapable de réprimer les larmes vides de sentiments qui lacèrent mes joues, je les chasse d'un geste presque violent. Elle sera belle, ma réputation, si quelqu'un me voit pleurer comme ça. Et pour rien. Cependant, j'ai à peine dégagé les anciennes que je sens déjà que des nouvelles empruntent leur chemin encore humide. Putain, quelle plaie.

— Tu ne peux pas me quitter comme ça. Tu ne le veux même pas. Qu'est-ce qui te prend tout à coup ? On n'était pas bien ensemble ?

C'est vrai qu'elle est encore là, elle. On se reconcentre. Je tourne la tête comme pour m'assurer que la terrasse au milieu

de laquelle nous sommes plantés est toujours vide. Même si je me fiche que qui que ce soit nous entende. Ce n'est pas nécessairement une conversation privée.

Je voulais l'emmener dans ce café une dernière fois mais, en arrivant, j'ai réalisé que j'avais encore plus la flemme que ce que je croyais. M'intéresser aux problèmes de ses copines, me forcer à sourire parce qu'elle déteste me voir faire la gueule alors que je n'ai aucune raison de me sentir heureux... Ce matin, je n'ai pas la patience. J'ai changé d'avis avant même qu'on soit entré dans l'établissement et lui ai lâché ma bombe comme ça. Les ronds de jambe, les pincettes, très peu pour moi.

Je respire un bon coup et me focalise à nouveau sur elle. Olive a les yeux embués de larmes. C'est vrai que je ne lui sers pas de raison valable. Je ne lui en sers même pas du tout. Mais je n'ai pas à me justifier. Je ne vais pas m'emmerder à inventer un mensonge ou à réciter des conneries toutes faites. Ça ne nous ferait que perdre notre temps. Parce qu'elle essaiera de trouver un contre-argument ou un compromis pour chacune de mes phrases, alors que rien de ce qu'elle pourra dire ou faire ne m'amènera à changer d'avis.

Par contre, déjà que les larmes qui m'ont échappé à moi m'ont mis en rogne, elle ne va pas en rajouter. J'ai horreur qu'on parle à ma place. Même mon petit frère ne peut pas prétendre toujours savoir ce que j'ai dans le crâne, alors une fille avec qui je suis un peu sorti... ça m'énerve.

— Ne parle pas pour moi. C'est fini, c'est tout.

— Mais explique-moi au moins ! Tu m'invites à sortir et maintenant... ça ?

Hors de question de le formuler à voix haute, mais je peux m'avouer que ce n'est pas ce que j'ai fait de plus malin.

Ses grands yeux chocolat ne me lâchent pas. Ses iris frétilent, sondent le moindre de mes traits, à l'affût du moindre détail qui pourrait l'éclairer. Je ne comprends pas ce qui la trouble à ce point. Ok, ça sortait carrément de nulle part, mais à seize ans, il faut arrêter de croire qu'on a trouvé l'amour de sa vie. À moins qu'on soit malade, qu'on ait prévu de se foutre en l'air ou un truc du style.

— Je n'ai aucune explication à te donner. Il n'y en a pas. Je le veux et c'est tout. Les gens ne restent pas pour la vie. Je pense pas avoir une gueule de prince charmant.

Sous ses larmes, son petit nez se retrousse dans un bref et silencieux « ça, tu peux le dire », mais elle ne le formule pas, alors je me tais. Dans un geste désespéré, elle prend mes mains dans les siennes. Comme si elle voulait m'empêcher de m'éloigner alors que je n'ai pas encore bougé et que, si je le voulais, elle ne pourrait pas me retenir. Elle renifle et se racle la gorge avant de demander :

— Si tu le veux tant que ça, pourquoi tu pleures ?

— Je pleure pas.

J'ai peut-être rétorqué ça trop vite pour être crédible. Tant pis.

— C'est un réflexe physique à cause de je ne sais quoi, pas de la tristesse. Va pas inventer n'importe quoi.

— Logique.

— Tu me gonfles.

C'est maintenant que je me dégage de son emprise. Surprise, elle fait un pas en arrière. Elle a l'air d'avoir peur de moi. Peut-être que mon mouvement était trop brusque pour elle, ou que mon regard est trop noir.

Et ouais. C'est comme ça que je suis et tu ne le savais pas. Alors s'il faut ça pour que tu arrêtes de supplier un mirage...

— J'ai pas d'explications à te donner. C'était sympa, mais à partir de maintenant on ne se connaît plus.

Elle fronce les sourcils. « Je ne t'ai jamais connu ». C'est ce qu'elle veut me cracher à la gueule. Ce reproche qu'elle m'a servi tant de fois. Que j'ai toujours pris comme un compliment. On est sortis ensemble, quoi ? Six mois ? Neuf mois ? Je ne sais plus. Quoi qu'il en soit, elle n'a jamais réussi à me cerner et ça la contrariait. Elle renifle une fois encore et je vois son regard passer de la tristesse à la haine.

— Ne m'approche plus jamais !

Elle hurle si fort que sa voix part toucher des aigus aussi douloureux qu'insupportables. Alors, le sourire aux lèvres, j'en rajoute une couche.

— C'est ce que je te demande, oui.

Elle veut jouer ? Aucun souci. J'adore ça. Elle n'a aucune chance.

— Je ne veux plus te revoir de ma vie, connard ! hurle-t-elle encore.

Ça aurait été difficile, on est dans la même classe. Mais j'avais l'intention de lui faire cette faveur bien avant qu'elle ne me la demande. Cette tentative sera ma dernière.

Comme d'habitude, je salue mon frère d'une claque derrière la tête. Je ne réalise qu'une fois le coup parti que j'y ai peut-être mis un peu plus de force que d'ordinaire. Je ne dois pas lui faire payer ma mauvaise humeur, mais il y a quand même un peu contribué.

— *Aïeuh !*

— Ça, c'est pour m'avoir fait chialer. Encore.

Je ne lui crache pas ça méchamment. Enfin, il faut me connaître aussi bien que lui pour savoir que ça ne l'est pas

parce que j'ai bien conscience que, vu de l'extérieur, on peut difficilement faire plus froid.

— Je suis désolé.

Je m'assois à côté de lui sur les marches de la cathédrale. On n'est pas croyants – enfin, je crois qu'il ne l'est pas non plus – mais on a toujours aimé cet endroit depuis qu'on est gosses. Déjà, c'est impressionnant, super beau et, surtout, c'est un endroit calme. Je ne sais pas. Il y a une ambiance cool dans les églises et les cathédrales. En plus, dans celle-là, il y a toujours de la musique. La bande-son d'un orgue diffusée tout bas. Ça rajoute encore un truc. C'est apaisant, je trouve.

Ma mère me foutrait une avoine si elle m'entendait dire ça alors que je râle tous les Noël quand je me fais traîner de force à l'église du village de notre grand-mère.

Eden a la tête baissée. Il se tord les doigts et ne m'a pas adressé un regard depuis que je suis arrivé.

— Bon, c'est quoi ton excuse pour avoir tenté de détruire mon image, ce coup-ci ?

Il ne peut pas voir mon rictus mais doit deviner à ma voix que ce n'est pas un vrai reproche. Son regard reste rivé sur les pavés de la petite place. Il garde le silence et je n'aime pas ça. Il faut que je le fasse réagir.

— Tu peux pas arrêter de pleurnicher sans arrêt ? Je ne pourrai pas toujours être là pour te protéger. C'est la dernière fois...

Il ne peut pas saisir l'importance de cette phrase.

— ... mais dis-moi à qui je dois casser la gueule.

— Personne.

J'espère qu'il me dit ça pour éviter que je me batte et pas parce qu'il m'a fait chialer à cause d'une mauvaise note en maths.

— Il s'est passé quoi, alors ?

— Rien.

— Si toi tu commences à me traiter comme ça, faudra pas s'étonner que j'aie une santé mentale en vrac.

— Quoi ?

Je ne sais pas si j'ai voulu dire ça à voix haute. Peut-être que non, ou juste un petit peu. Ou, en tout cas, je ne voulais pas qu'il le prenne comme un reproche qui le ferait culpabiliser. J'aurais dû réfléchir avant de parler, déjà pour savoir si je voulais vraiment le dire, et ensuite pour le formuler autrement. Putain, je suis trop con.

— Rien.

Des fois, j'aimerais recevoir ses pensées autant que ses émotions et sa douleur. Comme ça, je n'aurais pas besoin de lui tirer les vers du nez, ou je pourrais être sûr de ne pas le blesser quand j'agis avant de réfléchir, comme maintenant. Je sais qu'on se connaît et qu'il ne prend pas mal la plupart de mes répliques un peu cinglantes mais, des fois, j'aimerais m'en assurer.

Quoi que, non, mauvaise idée. C'est déjà l'enfer alors si on devait recevoir tout ce que l'autre pense... Sans compter que je le bousillerais.

Pour chasser toutes ces conneries de mon cerveau, je me lève et lui tends ma main.

— Allez, je t'emmène manger un truc.

Il relève enfin la tête. Quand je le vois me regarder comme ça, avec ses grands yeux bruns qui semblent encore si innocents, j'ai du mal à croire qu'on se ressemble. Pourtant, avant que je teigne mes cheveux en gris et que je parsème mon oreille droite de piercings, nous étions des copies conformes.

— En quel honneur ?

Je veux passer ma dernière journée avec toi. Je veux m'occuper de toi une dernière fois. Autrement qu'en cassant le nez d'un connard.

— J'ai besoin d'une raison pour prendre soin de mon petit frère ?

Il détourne le regard une seconde et fait la moue, comme s'il réfléchissait à la question.

— Non, déclare-t-il enfin.

Il saisit ma main et je l'aide à se relever.

< Non renseigné >

< 18:47 >

< En Enfer >

Je passe une main lasse dans mes cheveux et me gratte frénétiquement la nuque. Comme je le faisais à l'époque pour calmer une crise d'angoisse ou évacuer ma colère quand quelque chose me tapait sur les nerfs.

Ma colère ou la sienne, c'est pareil. D'ailleurs, on le faisait tous les deux. Je ne sais plus qui a chopé ce tic en premier mais il l'a refilé à l'autre.

Je n'ai pas envie de faire d'efforts aujourd'hui. De toute façon, cette femme est pire qu'une flic. Tout ce que je pourrais dire pourra et sera retenu contre moi. Sauf que je n'ai pas le droit de garder le silence. Pourtant je ne demande que ça. Et de toute façon, je n'ai plus que ça.

Depuis qu'on m'a séparé de lui, depuis qu'on nous a arrachés l'un à l'autre, on nous a tout pris. On nous a imposé ce silence. Je ne peux que supposer que c'est pareil pour lui. Je l'espère du plus profond de mes tripes. C'est très égoïste de ma part. Je suis même carrément horrible. Je ne souhaite à personne de ressentir ce que je ressens. Ou plutôt, ce que je ne ressens plus.

— Qu'est-ce que vous ressentez ?

C'est toujours la même question. En boucle. Encore et encore. Elle me donne le tournis.

— Rien. Comme d'hab.

Aujourd'hui, je n'ai pas envie de faire semblant. Je n'ai pas envie de lui sourire pour lui faire plaisir. Je n'ai pas envie de lui dire ce qu'elle veut entendre pour qu'elle me laisse tranquille. Je veux juste m'enfermer dans ce silence qu'on nous a imposé, pour ensuite tenter de nous guérir.

Ils se fichent du monde.

— Vous avez essayé de faire le petit exercice dont nous avons parlé la dernière fois ?

— Non.

Je ne m'en souviens même plus.

— Nos rendez-vous hebdomadaires durent depuis presque deux ans maintenant. Vous ne souhaitez plus trouver de solution ?

Je ne répons pas. Je l'ai la solution. Mais si je lui dis, comme à chaque fois, elle va soupirer et changer de sujet. Sérieusement, où elle a eu son diplôme ?

Je veux juste qu'on me rende mon frère.

On m'a séparé de lui, on l'a séparé de moi, et depuis je ne ressens plus rien. Ni colère, ni joie, ni tristesse, ni excitation, ni compassion.

Plus. Rien.

À part de la rancœur.

Contre moi qui n'ai pas su rester avec lui, contre nos parents qui nous ont séparés et qui m'imposent ces séances à *moi* pour régler *leur* connerie, contre cette psy que je ne peux plus voir en peinture et qui tente de trouver une solution compliquée à un problème si simple...

Putain, il me manque.

Des fois, j'aimerais me faire mal pour qu'il le ressente. Pour lui dire que je suis là. Pour qu'il ne m'oublie pas. Mais je ne le fais pas. Parce que je ne veux pas qu'il le ressente. Je ne veux pas lui faire de mal.

Je vais devenir fou.

Mais je suis déjà chez une psy, alors bon...

Des fois, j'aimerais qu'il se fasse mal pour que je le ressente. Pour qu'il me fasse savoir qu'il est là. Pour que j'aie la certitude qu'il prie aussi pour que je ne l'oublie pas. Mais il ne le fait pas. Et tant mieux, parce que je ne veux pas qu'il se fasse du mal.

Ou alors c'est le cas et je ne le sens pas. Cette idée me terrifie à chaque fois.

L'alarme du portable de ma geôlière sonne. On en a enfin fini pour aujourd'hui. Je ne pose toujours pas les yeux sur elle, mais je l'entends refermer son calepin.

— Bien. Une dernière chose à ajouter avant de clore la séance ?

Cette réponse, elle ne changera jamais. Je lui sers à toutes nos entrevues sans exception, depuis deux ans. Et là-dessus, même aujourd'hui, je ne me tairai pas.

— Rendez-le-moi.

< E030 >

< H-145 >

< Cellule B01 >

Je n'avais pas prévu d'accepter cette foutue soirée mais, de toute évidence, j'ai fini par me raviser. Impossible de savoir quand ou pourquoi, mais le marteau-piqueur qui me martèle le crâne ne peut être dû qu'à un mélange d'alcools un peu trop explosif au goût de mon organisme. Et cette hypothèse se confirme quand je réalise que j'ai encore quelques nausées, bien que ces dernières n'aient aucun arrière-goût d'alcool.

Je ne veux pas ouvrir les yeux. Je ne veux pas savoir quelle heure il est. Je ne veux pas aider à ranger. Je ne veux même pas prendre d'antidouleurs. Non. Je veux juste qu'on me laisse découvrir tranquillement. Les idiots qui me servent d'amis ont voulu me traîner à leur petite fête, maintenant ils vont assumer. Moi, je n'en suis pas capable. Je n'ai même pas envie d'essayer.

Mes souvenirs ne reviennent toujours pas. Ça ne me ressemble pas de boire autant. Surtout quand je ne suis, à l'origine, même pas d'accord pour suivre le mouvement. Je devais réviser... Heureusement que l'examen n'est pas aujourd'hui. Je n'ose même pas imaginer dans quel pétrin je

me serais mis. Ah... Non... C'est les vacances... C'est le projet que je devais revoir...

J'ai mal à la tête.

En gémissant, je pivote tant bien que mal pour m'allonger sur le dos. J'ai mal au dos. J'ai dormi par terre. Je peux sentir le béton contre les parties de mon corps que mon t-shirt et mon pantalon ne couvrent pas. Rectification : après m'être tortillé quelques secondes pour rendre ma position plus confortable, je crois pouvoir affirmer que je suis torse nu.

Ça ne me ressemble pas de m'être vomi dessus, ni de m'être laissé emporter au point d'entamer un strip-tease. Au vu de l'état misérable de ma cervelle, là, tout de suite, je n'ai pas d'autres idées, mais constater que je porte encore mon jean me rassure. Je n'ai pas fait de trop grosse bêtise cette nuit.

Je soupire mais m'arrête avant que mes poumons ne se soient vidés. Un instant, j'ai eu l'impression que j'allais vomir. Non. Ça va. Je maîtrise.

Je ne sais pas pourquoi je n'ai plus mon haut mais j'espère que quelqu'un me l'a enlevé en voulant prendre soin de moi, même s'il aurait pu aller au bout de sa démarche en me faisant dormir ailleurs que sur du béton. À moins que tout le monde ne se trouve dans le même état que moi, voire pire, je ne pense pas que ça soit un si gros effort d'au moins m'apporter une couverture, pour protéger ma peau du sol rugueux ou pour me protéger du froid tout court. Je n'ai pas l'impression d'être dehors – ça pue le renfermé et la poussière mêlés à une odeur que je n'arrive pas à déterminer, je ne pense pas l'avoir déjà sentie – mais je suis frigorifié. J'ai atterri dans un garage ? Je pousse un nouveau soupir qui se mue en gémissement. À l'entente de ce dernier, mon esprit embrumé marque une pause. Le son revenu à mes oreilles est étrange.

Comme étouffé. Comme s'il n'avait pas assez d'espace pour se propager. J'ai fini dans un cagibi ?

Ça commence à m'intriguer, bien que non désireux de découvrir quelles idées tordues ont bien pu avoir mes camarades – qui vont peut-être bientôt perdre le statut d'« amis » – je me décide à ouvrir les yeux.

Au début, ce ne sont que de vaines tentatives. Mes paupières n'ont pas la moindre envie de coopérer et le bourdonnement dans ma tête me le confirme.

Laissez-moi mourir...

Même pendant la première soirée alcoolisée de ma vie, chez Staffy, pour Halloween, quand on avait quinze ans, je ne m'étais pas senti aussi mal. Il faut dire que je n'avais pas trop osé toucher à l'alcool, et encore moins aux joints qui passaient de main en main. Mais c'était sympa. J'y ai vécu l'une des expériences la plus perturbante, dérangeante et traumatisante de ma vie, mais rien de grave. Je ne suis même pas le principal intéressé de l'histoire, plus une victime collatérale.

Bon, je n'en ai pas du tout envie, mais je vais quand même m'intéresser un peu à ce qui se passe dans le monde des vivants. J'aimerais être de ceux qui gardent bonne conscience en feignant le coma éthylique le temps que leurs petits copains aient fini de ranger le champ de bataille qu'est devenu le lieu de la soirée, mais ce n'est pas du tout le cas.

Mes yeux s'ouvrent enfin. Les milliers de petits marteaux qui s'acharnent sur mon crâne s'affolent en une fraction de seconde : le temps exact pour que mon cœur accélère d'une manière inquiétante. Complètement paniqué, je me redresse et mes prunelles affolées commencent à regarder de tous les côtés. J'ouvre la bouche pour respirer. Il me faut plus d'air. J'étouffe.

C'est quoi ça ? Je suis où ?

Autour de moi, que du béton.

C'est. Tout.

Je me trouve dans une minuscule pièce – si on peut appeler ça comme ça – qui ne doit pas faire beaucoup plus de cinq mètres carrés. Le sol est en béton, les murs aux parpaings apparents aussi. On m'a emmuré vivant ?

Je ne vois pas de porte, alors je suppose que cette espèce d'irrégularité entre les agglos fait office d'entrée. Dans un coin, il semblerait qu'on ait comblé un trou rectangulaire avec une épaisse couche de métal. Mais c'est bien trop étroit pour qu'un homme puisse y passer. Ou alors de profil, et encore, il ne doit pas être trop corpulent. En levant le nez, j'aperçois une minuscule ouverture toute en largeur, juste sous le plafond. Elle laisse filtrer un mince filet de lumière et certainement un minimum d'air. Qu'est-ce que je fais là ? Et c'est où « là » pour commencer ?

J'ai toujours mal à la tête et ça ne s'arrange pas quand je tente de me forcer à me rappeler. Rien à faire.

Hier encore, j'étais à l'école. Je m'endormais sur des croquis de moteurs hydrauliques, j'empruntais un bouquin d'Anglais supplémentaire à la bibliothèque parce que mon niveau ne me convient pas, je sautais le repas du midi et me contentais d'un café par manque de temps, je m'adonnais une fois de plus à cette mascarade avec ma psy, je rejoignais mes potes de promo dans un bar sur invitations de nos aînés pour participer à un concours de calcul mental sur fond de jeu à boire, et je m'endormais sur mes fiches de révision quatre heures avant la sonnerie de mon réveil pour rattraper le retard que ce petit écart m'avait fait prendre. Maintenant que j'y pense, je ne suis plus très sûr de cette dernière partie, mais j'ai

décroché la troisième place de notre petite compétition, ça, j'en étais assez fier pour ne pas l'avoir oublié. Par conséquent, je n'ai pas bu tant que ça, je n'étais même pas un peu éméché à la fin. Et comme on avait commencé tôt, la « soirée » ne s'était pas finie si tard.

On est quel jour ? Il est quelle heure ? Qu'est-ce que je fais là ? Où je suis ? Ma psy m'a fait enfermer contre mon gré ?

Ce n'est vraiment pas drôle. Je me fais grimacer tout seul et me gifle mentalement pour chasser tout ce que cette pensée a ravivé en moi.

Ça faisait longtemps que je n'avais pas ressenti une émotion aussi forte. Ça ferait presque du bien.

Je suis... terrifié.

Comme à l'époque où le moindre être humain au courant de mon existence me traitait de chochotte, mes jambes peinent à me porter quand je tente de me mettre debout. De toute façon, si elles lâchent, les murs ne sont pas très loin : ils pourront me rattraper.

La nuque douloureuse à force de tendre le cou, je me tourne vers la seule ouverture de ma cellule – ça me semble être le terme le plus approprié – pour tenter quelque chose.

Il faut qu'on me sorte de là.

J'ouvre la bouche et prends une profonde inspiration, prêt à hurler le plus fort possible pour attirer l'attention de quelqu'un à l'extérieur. En espérant qu'il y ait bel et bien quelqu'un à l'extérieur.

Brusquement, un cri effroyable retentit, vient résonner jusque dans ma tête. Ce n'est pas le mien. C'est celui d'un homme dont je ne reconnais pas la voix. Il me coupe le sifflet.

Ce n'est pas le cri de quelqu'un qui se demande ce qu'il fait ici ou qui cherche de l'aide pour s'échapper. C'est celui

d'un tueur. Un hurlement presque animal qui traduit affreusement bien une rage et une envie d'en découdre monumentales.

Je sais où je suis.

Non, ce n'est pas possible.

Mais l'aspect de cette cellule, le hurlement, le réveil douloureux et cette sensation d'avoir le cerveau pâteux et d'être complètement à l'ouest...

Pitié. Non. Non. Non, non, non, non !

Comment ça a pu arriver ?

Ça n'a pas pu arriver.

Je vais me réveiller.

Très chers téléspectateurs, soyez les bienvenus dans les districts de Stomathana. Dans ces galeries grouillent déjà les regard, la stratégie, les alliances.

Ici macère la rage.

Le spectacle a déjà commencé.

Découvrez le roman dans son intégralité et de quoi seront faites vos larmes... ainsi que les leurs.

 Mathilde Cognot

*Extrait tiré de l'édition brochée ; la version e-book présente une mise en page adaptée aux liseuses.